Germanica

42 | 2008
Entre anamnèse et amnésie – la littérature pour dire le passé nazi

La mémoire à vif de deux survivantes : Ilse Aichinger et Lenka Reinerová

Die klaffenden Wunden im Gedächtnis zweier Überlebender : Ilse Aichinger und Lenka Reinerová

Brigitte Desbrière-Nicolas

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/germanica/534
DOI : 10.4000/germanica.534
ISSN : 2107-0784

Éditeur
Université de Lille

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 2008
Pagination : 223-241
ISBN : 978-2-913857-21-6
ISSN : 0984-2632

Référence électronique
Brigitte Desbrière-Nicolas, « La mémoire à vif de deux survivantes : Ilse Aichinger et Lenka Reinerová », *Germanica* [En ligne], 42 | 2008, mis en ligne le 01 juin 2010, consulté le 06 octobre 2020. URL : http://journals.openedition.org/germanica/534 ; DOI : https://doi.org/10.4000/germanica.534

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

La mémoire à vif de deux survivantes : Ilse Aichinger et Lenka Reinerová

Die klaffenden Wunden im Gedächtnis zweier Überlebender : Ilse Aichinger und Lenka Reinerová

Brigitte Desbrière-Nicolas

1 L'année 1938 a scellé leur destin. Après l'annexion de l'Autriche au printemps, la Viennoise Ilse Aichinger, une adolescente de dix-sept ans d'ascendance juive, n'a pas tardé à voir s'abattre sur sa famille mesures discriminatoires et menaces croissantes. La signature des accords de Munich, en septembre, a signifié pour la Praguoise d'origine juive, Lenka Reinerová, de cinq ans son aînée, la mise en marche d'un processus inéluctable menant au dépècement de la jeune République tchécoslovaque et à l'occupation de Prague, transformant en souricière ce lieu de refuge et de résistance des opposants au national-socialisme depuis 1933[1]. L'une et l'autre sont des survivantes. La première, en raison de son statut précaire de demi-juive qui lui a en outre permis de sauver sa mère de la déportation à laquelle furent voués ses proches dont l'aïeule bien-aimée ; la seconde, grâce à ses activités de journaliste et de traductrice qui l'ont conduite en Roumanie alors que la peste brune déferlait sur sa ville natale. Elle put ainsi prendre le chemin de Paris tandis que sa famille entière périt, victime des lois raciales promulguées par la dictature nazie. Certes, aucune d'elles n'a connu dans sa chair l'atrocité des camps d'extermination, mais elles n'ont pas échappé à la détresse morale et matérielle ni aux assauts du désespoir.

2 I. Aichinger a vécu en captive les années de ténèbres à Vienne, son lieu de naissance et de vie depuis le divorce de ses parents une décennie plus tôt. Elle avait alors comme seul horizon deux points cardinaux diamétralement opposés : le levant et ses voies ferrées interminables qui conduisaient aux portes de l'enfer et le couchant, la nostalgie, l'immensité de l'océan qui faisait miroiter le mirage d'une autre rive irrémédiablement inaccessible[2].

3 L. Reinerová a réussi quant à elle à gagner en 1941 Mexico, au terme d'une invraisemblable Odyssée émaillée de périodes d'internement en France motivées par son engagement politique (La Petite Roquette, puis le camp de Rieucros), ponctuée aussi de longues semaines de solitude et d'errance improbable à Marseille puis ultérieurement, après sa sortie du camp de Oued Zem (Maroc), à Casablanca, dans l'attente d'un billet de traversée pour l'autre monde où devait l'accueillir une communauté d'amis issus de l'émigration allemande de Prague et engagés dans la lutte contre le national-socialisme.

4 Les textes journalistiques ou narratifs nombreux publiés par les deux vieilles dames survivantes depuis la fin des années quatre-vingt-dix manifestent les traces indélébiles laissées par les expériences douloureuses de la jeunesse. Ces récits et chroniques retiennent l'attention à plusieurs titres : d'abord parce qu'ils sont des pierres marquant l'aboutissement d'une longue aventure humaine, ensuite parce qu'ils sont livrés au public dans un contexte culturel favorable au moment où, comme l'explique Boris Cyrulnik[3], l'on aspire à comprendre et à déchiffrer le passé, contrairement à l'immédiat après-guerre qui était plutôt désireux de faire taire les témoins de l'horreur afin de préserver l'unité et l'élan de la reconstruction. Le regain de créativité d'I. Aichinger et de L. Reinerová au tournant du siècle ne relève nullement d'un quelconque opportunisme, il s'inscrit dans des parcours individuels soumis aux aléas de l'Histoire et de l'existence.

5 L'écrivain L. Reinerová n'accède à la notoriété qu'à la fin des années quatre-vingt-dix. En effet, les épreuves traversées par la Tchécoslovaquie après 1945 ont entravé considérablement son travail d'écriture et de mémoire, ainsi que ses activités journalistiques. Après l'exil et un séjour à Belgrade, le retour à Prague en 1948 signifie sur le plan de l'engagement politique une période d'espoir et d'enthousiasme brutalement interrompue en 1952 par un licenciement immotivé de la radio tchèque ; les purges staliniennes lui valent quinze mois de détention inhumaine, puis un bannissement en province et l'interdiction d'écrire. Après sa réhabilitation en 1964, elle devient rédactrice en chef de la revue *Im Herzen Europas* (*Au cœur de l'Europe*), mais la dure répression qui met un terme aux espoirs du Printemps de Prague en 1968, conduit à son exclusion du parti, à son renvoi de la revue et à une nouvelle interdiction de publier qui ne sera levée qu'avec les bouleversements politiques de 1989. De 1958 à 1985 quatre ouvrages réussiront néanmoins à être édités en RDA par le Aufbau-Verlag[4]. Les six recueils de prose narrative aux titres évocateurs qui fondent la présente analyse, paraissent entre 1997 et 2007. Ils disent l'enracinement praguois, les souffrances des années de galère imposées par le national-socialisme puis le stalinisme, les interrogations douloureuses, le besoin de clarification intérieure mais aussi les forces de résistance assurant la survie physique et psychique et l'inextinguible foi en l'homme[5].

6 C'est à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire qu'I. Aichinger revient quant à elle sur le devant de la scène littéraire en 1996 par une série d'interviews accordées à *Profil, Die Welt* et *Die Zeit.* Elles mettent un terme aux dix années de silence que s'est imposées celle dont la qualité d'écrivain est reconnue d'emblée à l'âge de vingt-sept ans. Elle se plaît à répéter, après avoir abandonné les études de médecine, que l'écriture était la seule chose dont elle se sentît capable. A propos de son premier livre *Die größere Hoffnung* (*Le plus grand espoir*) publié en 1948[6], elle déclare s'intéresser davantage aux circonstances de son élaboration qu'au texte lui-même[7]. La fiction romanesque a vu le

jour à Vienne dans l'immédiat après-guerre, dans un appartement exigu, partagé avec la famille d'une amie, alors que paradoxalement sourdait chez la jeune fille la nostalgie d'un temps lourd de menaces, mais ouvert aux possibles et à la redécouverte des valeurs vraies. *Die größere Hoffnung* n'affirme-t-il pas la victoire remportée par une communauté d'enfants persécutés sur le désespoir et l'angoisse jusqu'à l'inéluctable déportation ? *Aufruf zum Mißtrauen*[8](*Appel à la méfiance*)s'inscrit dans la même perspective et constitue déjà en 1946 une mise en garde lucide, un appel à la vigilance des contemporains pour que soient préservés les acquis des années noires. Cela conduit I. Aichinger dans les textes ultérieurs écrits jusqu'en 1978 et caractérisés par la diversité des genres et des sujets, à opérer au moyen du langage et du style un gauchissement du réel échappant aux modes de perception et d'expression convenus. Le monde intérieur de ce monde étrange et protéiforme n'est révélé qu'une décennie plus tard dans le recueil *Kleist, Moos, Fasane*[9](*Kleist, Mousse, Faisans*). En effet le journal intime commencé en 1950, alors que le rêve d'une recréation du monde s'est évanoui, y présente l'écriture comme le recours ultime contre la mélancolie, et les textes autobiographiques qui l'accompagnent peuvent être considérés comme le prélude aux chroniques hebdomadaires rédigées depuis la fin des années quatre-vingt-dix pour deux journaux autrichiens, *Der Standard* d'abord et, depuis 2005, *Die Presse*. Ces textes enracinés dans les expériences présentes et révélateurs des cicatrices brûlantes laissées dans la mémoire, sont rassemblés dans trois ouvrages[10] qui constituent les bases de la présente étude sur I. Aichinger.

*

7 En dépit des apparences, le rapprochement effectué entre deux personnalités, deux destinées, deux modes de transmission du souvenir aussi radicalement différents n'a rien de forcé. Le statut de « survivante » n'a pas uniquement fait peser sur les deux écrivains le fardeau de l'inéluctable devoir de mémoire des souffrances infligées et subies, il a structuré leur existence, modelé leur relation au monde et imposé dans leurs écrits la mise en exergue d'un faisceau de thèmes obsessionnels communs. I. Aichinger et L. Reinerová ne sont pas des survivantes au sens strict du terme qui s'applique généralement aux rescapés des camps d'extermination[11], mais elles aussi ont dû affronter menaces et persécutions et elles ont survécu à la fois à la tragédie du siècle et aux êtres chers soumis à la déportation.

8 L'expérience douloureuse de la perte brutale des assises de l'existence est traitée avec une insistance particulière par I. Aichinger ; une expression laconique, empruntée à l'écrivain serbe demi-juif Aleksandar Tišma la résume : « Das Ende des Wohnens » (UR 85-86)[12]. Elle n'est pas un raccourci commode, elle dit « la perte [définitive] du lieu habitable », à la détermination géographique précise : la Hohlweggasse 1, espace que circonscrit le titre énigmatique du recueil de 1987 *Kleist, Moos, Fasane.* C'est là que se trouvait l'appartement dont l'aïeule maternelle fut chassée, dans le cadre de la politique d'aryanisation menée à Vienne dès 1939[13]. La famille s'y réunit pour la dernière fois lors du départ de la sœur jumelle pour l'Angleterre le 4 juillet 1939 (KMF, 25 ; UR, 68). Ce n'est pas un hasard si les indications d'adresses éphémères et souvent inhospitalières fourmillent dans les chroniques et les textes autobiographiques relatifs aux années de tourmente. La plus emblématique est sans conteste l'omniprésente Marc-Aurel-Straße 9 (UR, 24, 57, 86, 101...) et sa pièce unique en sous-location, imposée pendant six ans par les autorités à Ilse et à sa mère ; elle n'était située qu'à deux pas du

quartier général de la Gestapo de Vienne[14]... Paradoxalement la « perte du lieu habitable », synonyme de chaleur et de communauté familiale, cette chute dans l'étrangeté et l'angoisse s'opère dans une ville familière qui s'est muée en un milieu hostile et en un lieu d'enfermement.

9 La catastrophe que constitue la rupture des amarres humaines et spatiales, le ballottement de l'individu au gré du hasard, des périls et des frêles espoirs, constituent sans doute le traumatisme primitif vécu par la plupart des survivants condamnés à émigrer pour échapper à une mort certaine. Le titre du livre des témoignages recueillis par Martin Doerry, *Nirgendwo und überall zu Haus*, et celui du livre de L. Reinerová, *Zu Haus in Prag - manchmal auch anderswo,* paru en 2000 et consacré aux tribulations de l'exil, l'attestent. L'état d'esprit de l'émigré confronté à la rupture radicale et à l'immersion dans un univers inconnu est décrit par le protagoniste du récit *Die Schiffskarte* (*Le billet de bateau*): « Brünn cessait d'être le lieu de ses études, celui où se trouvait Martha [...]. Brünn n'était plus qu'une dénomination précise dans les nouvelles figurant dans un journal : ... 'incarcéré au Spielberg à Brünn' » (zHP, 113)[15]. L'exil imposé est une malédiction, déclare quant à elle la narratrice L. Reinerová dans son évocation des étapes du voyage qui l'a conduite au Mexique et elle précise : « On vit dans un pays et en même temps mille fils invisibles vous retiennent dans un autre pays inaccessible » (zHP, 74)[16].

10 Malgré la perte des ancrages, les épreuves quotidiennes, l'angoisse partagée avec des proches voués à l'extermination, les deux jeunes femmes n'ont pas cédé au risque de la dissolution de leur être. Chacune en porte témoignage : la survie a été conquise de haute lutte, au prix d'un combat incessant qui ne fut pas mené dans la solitude. C'est le thème majeur que développe inlassablement L. Reinerová dans les livres écrits depuis 1985 ; il est présenté sous forme de souvenirs personnels, quelquefois de fictions se rattachant aux longs mois d'incertitude et de détention qui précédèrent la traversée salvatrice. L'appartenance à la communauté humaine agissante et solidaire qui l'accueillit à Paris en 1939, puis lui permit d'échapper au piège qui se referma dans les territoires français en 1940 sur les opposants à Hitler émigrés de la première heure, s'est tissée à Prague au cours de ce que l'écrivain plus qu'octogénaire appelle ses années de « Sturm und Drang » :

> Je ne voulais pas [...] rester à regarder la violence et la rapacité brutale soumettre à la tyrannie les pays les uns après les autres, les gens, l'art et la vie entière, je voulais agir contre cela. Moi, jeune Praguoise, je voulais aussi agir contre la guerre (TP, 144)[17].

11 L'adolescente, qui avait dû quitter prématurément le lycée en raison de la situation matérielle précaire de ses parents, fut ainsi amenée à militer au sein d'un groupe de jeunes, puis à fréquenter les émigrés du Reich opposants à Hitler et à collaborer à leurs journaux *Die Arbeiter-Illustrierte Zeitung* (*Journal illustré des travailleurs*) et *Der Gegen-Angriff*[18] (*La contre-attaque*) dont elle devint la rédactrice en chef, ce qui lui valut d'être recherchée par la Gestapo dès l'entrée des Allemands dans la capitale de la Bohême :

> J'étais désormais, en dépit de ma jeunesse et de mon inexpérience, un élément minuscule dans cette communauté [...]. J'admirais ces hommes décidés [...], je voulais être aussi décidée qu'eux, je ne voulais rien moins que créer avec eux un monde meilleur » (TP, 203-204)[19].

12 Les récits de L. Reinerová regorgent de passages enthousiastes et d'illustrations de l'engagement au sein du groupe praguois que le titre significatif du premier volume de la série des ouvrages tardifs met en évidence : *Es begann in der Melantrichgasse*. Cet

aspect ne saurait occulter le volet tout aussi ample consacré aux multiples épreuves infligées par les détentions successives et aux heures de découragement, surmontées grâce aux petits gestes d'humanité prodigués dans les éphémères communautés soudées par la souffrance. Des êtres de lumière parfois anonymes, fortuitement croisés, font, par un acte inattendu, jaillir une étincelle dans les ténèbres : le bouquet de violettes offert par une surveillante de la Petite Roquette (TP, 51), la bienveillante protection d'un vieillard marocain à la sortie du camp de Sidi-el-Ajachi (GnM, 19-24), les paroles encourageantes du Consul général du Mexique à Marseille (TP, 227, 244), la voix ferme d'une co-détenue à Rieucros : « A gauche, mes filles, tout-le-monde (sic) à gauche » comme réponse à l'injonction sélective de l'occupant allemand visant à faire sortir des rangs les juives (TP, 147). La force rayonnante de ces instantanés d'humanité est telle que dix ans plus tard, lors des purges staliniennes, leur souvenir ou leur récit à la compagne de cellule, permet à l'accusée de relever la tête quand le désespoir l'assaille. Que ce soit dans les geôles et les camps français, ou ultérieurement dans la prison praguoise, une même stratégie de résistance est mise en œuvre pour résister envers et contre tout, afin que soit préservée la qualité d'être humain. Elle présente des facettes multiples : c'est le souvenir qui laisse entrevoir par la remémoration ou la narration la possibilité d'une issue, ce peut être également l'imagination mise au service de l'individu ou de ses coreligionnaires, comme à Rieucros (FSN, 152) pour échapper au présent accablant[20]. Mais c'est surtout une inaliénable et extraordinaire force de résistance intérieure. L. Reinerová l'évoque dans le titre imagé d'un couple de récits de fiction : *Mein Hausengel*. Le protagoniste féminin, qui s'adresse à un émigré laminé par la solitude, définit ainsi l' « ange domestique » :

> Dans ces moments-là, au fond de moi-même j'appelle au secours mon ange domestique, il m'appartient en propre. Il vient s'il remarque que l'on a la ferme volonté de ne pas se laisser abattre par un péril intérieur ou extérieur, mais dont on ne peut pourtant venir à bout tout seul. Alors, dans ce cas, il apporte son aide... Cherchez votre ange domestique (zHP, 134)[21].

13 Ce compagnon de résistance ne saurait se confondre avec l'ange gardien de la tradition judéo-chrétienne, attribué par le ciel. Il est de la responsabilité de chacun de s'en doter (zHP, 108). Cette figure n'est pas sans rappeler l'ange invoqué dans la fiction romanesque d'I. Aichinger par une jeune juive, Anna, la veille de sa déportation. Au groupe des enfants désemparés, elle délivre un ultime message de lumière : « Ne vous laissez pas égarer », dit Anna calmement [...] « Suivez l'étoile ! [...] Interrogez-vous, interrogez vos anges » (gH, 122-123)[22].

14 Chez I. Aichinger toutefois, le thème de l'appartenance salvatrice à une communauté, si cher à l'écrivain praguois, ne se déploie guère que dans le roman de jeunesse, à l'arrière-plan métaphorique et au dire paradoxal. Pourtant cette œuvre est la transposition poétique d'une donnée autobiographique dévoilée quarante ans plus tard dans le texte *Hilfsstelle* (KMF, 28-31). Aux abords du *Centre d'aide* aux catholiques non-aryens résonnent encore dans l'imaginaire de l'écrivain les jeux et les conversations enfantines. Il s'agit du palais archiépiscopal de Vienne qui offrit à un groupe de jeunes juifs, non pas l'espoir de survivre, mais simplement la possibilité de vivre. Le personnage d'Anna est manifestement inspiré d'une adolescente de seize ans, Gretl. Plus aucune trace de ce havre ne subsiste dans les textes du tournant du siècle qui réservent pourtant une place certaine aux propos réconfortants murmurés, aux mains discrètement tendues dans le huis clos viennois. Ces évocations ne sont pas exhumées des pages jaunies du souvenir, elles sont véritablement des rais de lumière qui éclairent

encore le présent de la chroniqueuse. Mais c'est ailleurs qu'il faut chercher l'agent principal de la survie chez I. Aichinger, il est révélé sans bruit, dans une notice laconique de 1950 : l'écriture est l'alternative au suicide. Une affirmation qui peut à l'évidence s'appliquer aux deux journaux intimes rédigés pendant la guerre et qui furent jusqu'à ce jour tenus à l'écart de toute publication. Le premier, destiné à Helga, fut détruit après les retrouvailles à Londres en 1948. Le second, plus intime, I. Aichinger l'a déposé aux Archives de Marbach à la veille de son quatre-vingt-cinquième anniversaire. Le cahier « Spectrum » (*Die Presse,* 28.10.2006) en a publié trois textes denses à coloration métaphorique. L'un dit, sous le déluge de feu qui s'abat sur Vienne en 1945, le rêve qui aide à vivre, car ainsi que le note I. Aichinger en 1950 dans son journal : « Le propre du rêve n'est pas son contenu, mais la lumière dans laquelle il est rêvé. Cette lumière demeure, quand on s'éveille » (KMF, 44)[23]. Un autre met en scène la solitude radicale et le troisième, aux accents poignants, l'insoutenable tristesse née de la confrontation avec la mort d'un enfant, victime des bombardements dont la diariste et sa mère ont réchappé. « Mais en avons-nous réchappé ? Aujourd'hui encore je ne le sais pas »[24], médite l'écrivain octogénaire dans une chronique du *Standard* (FV, 54-55). Qu'est-ce que « survivre » ? La question se pose également à la survivante praguoise, elle se greffe chez les deux femmes sur les interrogations sans fin ponctuant les évocations de celles et ceux qui disparurent dans la nuit et le brouillard.

*

15 « On ne survit pas à tout ce à quoi l'on survit »[25]. I. Aichinger reprend dans l'interview accordée à Iris Radisch en 1996[26] une formule déjà utilisée et elle la met en relation avec la douleur éprouvée le 6 mai 1942 à la vue du camion à bestiaux sans bâche qui, sur le Schwedenbrücke, emmenait en déportation l'aïeule et sa plus jeune fille sous l'œil amusé des passants (FV, 59). Rien d'étonnant à ce que le recueil publié en 2001, *Film und Verhängnis. Blitzlichter auf ein Leben*, constitué de textes autobiographiques et de chroniques fondées sur des expériences cinématographiques s'étalant des années 30 à 1945, s'ouvre sur un texte intitulé *Die Klavierspielerin* (*La pianiste*) et ait pour épilogue *Le troisième homme*, film de Carol Reed (1949) à la réplique emblématique « born to be murdered » (FV, 200). Soixante ans après l'effondrement des assises de l'existence, I. Aichinger ne peut s'empêcher d'ériger encore en symbole de la jeunesse assassinée celle qui est toujours désignée par l'expression « la plus jeune sœur de ma mère », une musicienne enthousiaste chassée en 1938 de son poste de professeur au Conservatoire de Vienne, une jeune femme insouciante, avide de vie et de voyages, une passionnée de cinéma qui disparut à Minsk (FV, 90-91, 99), tout comme son frère, l'ingénieur, que le divorce demandé sans état d'âme par sa femme aryenne en 1941, livra aux bourreaux. Avec les disparus ressurgissent par touches éparses le cortège des mesures de discrimination raciale, les interdictions mais aussi les traces viennoises d'un antisémitisme latent qui, en 1927 par exemple, conduisit le Burgtheater à renoncer à un projet de mise en scène de M. Ophüls (FV, 24). Il valut aussi aux jumelles à leur retour à Vienne, de la part des voisins, le qualificatif d'« enfants juifs » (UR, 103), même si la pratique religieuse était devenue étrangère à la famille depuis plusieurs générations. Le statut particulier du demi-juif qui est un élément structurant du roman de jeunesse n'est repris que rarement dans les textes ultérieurs, si ce n'est pour suggérer les difficultés inhérentes à la double appartenance, voire à la double non-appartenance : « Je ne m'identifiais d'ailleurs ni au judaïsme ni au christianisme, les deux m'étaient

tout aussi étrangers, ils portaient l'empreinte de la peur et ils généraient la peur. La délivrance, c'était le cinéma » (FV, 73)[27]. Pourtant une allusion discrète dans un commentaire de film souligne le poids du fardeau : « Les demi-catastrophes sont les pires » (FV, 145)[28].

16 Bien que manifestant sans ostentation son athéisme, et étant issue d'une famille non pratiquante, par souci évident d'assimilation de la part de la mère, L. Reinerová revendique sans ambiguïté dans ses récits ce qui fait la spécificité de Prague, la triple appartenance culturelle, à savoir la langue allemande, celle de sa mère, la langue tchèque parlée par le père et enfin le judaïsme qui, à chacun des retours à Prague, motive de longues promenades dans la vieille ville juive et suscite des interrogations : « Qui est-ce que je cherche ici ? Qui est-ce que, secrètement j'espère rencontrer ? Pourquoi un tel silence se fait-il en moi chaque fois que je flâne dans ces ruelles ? » (NP, 127)[29]. Les cimetières juifs prennent dans les récits des deux vieilles dames une place particulière, non pas en leur qualité générale de lieux de recueillement, mais en raison du vide qu'ils circonscrivent ; seules les tombes des grands-pères ont pu faire l'objet de visites familiales[30]. Désormais les cimetières sont pour l'une et l'autre le signe de la blessure béante laissée par les disparus sans sépulture, même si les noms des onze proches assassinés ont été gravés dans la pierre du tombeau de l'aïeul de l'écrivain praguois. L'importance des rites funéraires dans le judaïsme apparaît dans le récit du gardien de cimetière : la tradition des petits cailloux trouve son origine dans le respect porté aux dépouilles des défunts au cours de l'Exode (NP, 62)[31]. La substitution par I. Aichinger de la formule « born to disappear » à celle du *Troisième homme* « born to be murdered » manifeste, en raison de sa concision nimbée de silence, la douleur générée par l'immatérialité de la mort. Le non-savoir n'atténue pas la peine comme le suggère peut-être l'attitude de la caissière du cinéma qui, en dépit de son intention initiale, renonça à communiquer des informations concernant l'aïeule et sa fille déportées à Minsk. Pour I. Aichinger, ce sont les salles de cinéma fréquentées avec frénésie par « la plus jeune sœur de [la] mère » qui opèrent la remontée de souvenirs enfouis, la projection d'ombres familières évanescentes et permettent dans l'obscurité bienfaisante de se délivrer du lourd fardeau, de « disparaître » provisoirement, grâce aux images qui témoignent de l'existence d'un ailleurs. Arrivée au terme du *Journal des Verschwindens* (*Journal de la disparition*) (FV, 63-202), la chroniqueuse livre soixante ans après l'effondrement du Reich un constat laconique : « Jusqu'à quel point le cinéma est-il libérateur ? [...] [C'est] une bonne raison pour échapper provisoirement aux situations désespérées prévisibles » (FV, 202)[32].

17 Une insondable tristesse, un pesant accablement suscité par l'incompréhension, envahissent L. Reinerová lorsque les images de la jeunesse assassinée l'assaillent, elle qui, à la différence de l'écrivain viennois, a foulé le sol du camp des détenues politiques à Ravensbrück, vingt ans après la détention de « [sa] petite sœur », puis trente ans plus tard encore, celui de Theresienstadt où sa mère et ses proches transitèrent ou moururent[33]. Ce n'est qu'à l'approche de son quatre-vingt-dixième anniversaire que L. Reinerová livre à ses lecteurs l'ultime image de vie conservée de sa mère, une image marquée par la crainte et la nervosité, et celle de sa « petite sœur » rayonnant la joie de vivre ; la scène se passe sur un quai de la gare Masaryk dans l'air empoisonné des premiers jours de mars 1939, alors que la journaliste s'apprête à quitter Prague pour un bref séjour en Roumanie (GnM, 18-19) ... qui la fera échouer trois ans plus tard au Mexique[34].

18 Alors que le déplacement à Theresienstadt en 1995 est présenté dans le récit *Kein Mensch auf der Straße* (*Personne dans la rue*) (Md, 37) comme la conséquence d'une mission confiée à la traductrice, le voyage à Ravensbrück en 1965, *Der Ausflug zum Schwanensee* (TP, 117-199), résulte d'une décision personnelle. Pourtant l'un et l'autre s'accompagnent d'une tension intérieure extrême et du refus intime de la confrontation avec les lieux de l'inimaginable horreur génératrice de visions cauchemardesques sans fin : « J'étais résolue à ne jamais me rendre à Theresienstadt. Et maintenant je suis là »[35]. Et la ville fantôme, située à quelques dizaines de kilomètres de Prague, livre la visiteuse aux interrogations et à la perception imaginaire des voix, chuchotements et prières des habitants du ghetto, plus particulièrement des nombreux enfants. La mise en marche vers Ravensbrück en revanche, est un acte certes difficile mais délibéré, dont les enjeux sont manifestés par la date de la mise en écriture précoce à la fin des années soixante. Il s'agit du premier texte de l'écrivain praguois qui ne soit plus consacré aux survivants émigrés, mais aux victimes de la barbarie nazie et à leurs bourreaux. Le Aufbau-Verlag de Berlin (RDA) accepte de l'éditer en 1983, alors que la seconde interdiction de publier qui frappe son auteur n'est pas encore levée[36]. Le récit constitue à nouveau une pièce maîtresse dans le livre de 1996 qui est la somme de quatre-vingts années d'existence, *Das Traumcafé einer Pragerin.*

19 Le voyage hivernal glacé est conçu comme une quête, comme la recherche de traces tangibles d'Alice, la « petite sœur », matérialisées par une photo censée se trouver dans le mémorial de ce camp érigé sur le sol allemand. La rencontre avec le lieu de torture n'est pas un épisode douloureux parmi d'autres dans le cours d'une vie, la narratrice l'expose sans détour dans l'introduction : « [c'est] un jour que je préférerais oublier mais qui pourtant est resté en moi, tel un effroi pénétrant et insurmontable » (TP, 118)[37]. En 1995 encore, L. Reinerová explique au cours d'une lecture publique à Berlin son refus de lire des extraits du récit et d'échanger sur le sujet[38]. Il est de ces événements « auxquels on ne peut survivre, même si on y survit » (TP, 253). Quatre-vingt-douze mille femmes furent assassinées à Ravensbrück… « mais une seule parmi elles a glissé, confiante, sa main d'enfant dans la mienne… » (TP, 146)[39].

20 Le texte est constitué du télescopage de trois histoires, éclatées dans le temps. D'abord celle silencieuse de la narratrice ballottée entre le présent du voyage, le passé heureux de l'enfance puis de l'adolescence de la petite sœur et le passé tourmenté des périodes d'internement qui permet une identification partielle avec le destin des femmes à Ravensbrück. Ensuite celle de la petite sœur, sous forme d'adresse muette à la disparue devant le portrait aux yeux souriants, celle enfin plus inattendue de « l'ange noir de la mort » de Ravensbrück, Carmen Maria Mory, dont la photographie s'offre au regard incrédule et horrifié de la visiteuse qui l'avait côtoyée en tant que détenue à la Petite Roquette.

21 Alors qu'elle plonge dans l'enfer de Ravensbrück qui fut pour Alice, une jeune fille de vingt ans engagée dans le combat politique, un lieu intermédiaire entre la prison de la Gestapo de Prague et le départ pour Auschwitz en 1942, la survivante est la proie de sentiments confus et contradictoires : d'une part le besoin de voir le visage de la disparue, d'autre part le désir de fuir pour échapper à l'instant redouté, mais aussi les questions sans réponse sur l'état d'esprit d'Alice, sur le pourquoi de l'existence prématurément brisée, et puis l'insoutenable confrontation avec l'inconcevable et l'impossibilité d'une clarification personnelle. Enfin le désarroi : voir la photographie d'Alice avait-il changé quelque chose ? La blessure s'était-elle refermée ? (TP, 177).

22 L'incompréhension éprouvée face à la perversion humaine responsable de tant de crimes fonde dans une large mesure la détresse de la narratrice qui sonde l'histoire de la tortionnaire de Ravensbrück, une aventurière avide de pouvoir, pour tenter de détecter le facteur qui la fit basculer dans l'inhumanité. Pour les survivantes la question est cruciale[40]. Si la jeune I. Aichinger propose dans la fiction romanesque une explication qui corrobore celle avancée par A. Camus dans la *Lettre à un ami allemand*[41], à savoir que l'écrasement de l'homme par l'homme est une fuite désespérée devant les interrogations existentielles (gH, 84, 122), un demi-siècle plus tard, « devenue plus anarchiste et plus nihiliste » (Ek, 57), la chroniqueuse viennoise n'hésite pas, par des diatribes et des citations de E.M. Cioran[42], à mettre en cause le Créateur, son œuvre ratée et à exprimer la conviction que la barbarie sévit à toutes les époques dans l'histoire de l'humanité (Ek, 34-43). Bien que les deux écrivains exposent des avis quelque peu contrastés sur la question de la méchanceté humaine, elles s'accordent, chacune dans un registre qui lui est propre, pour émettre des réserves sur les formes prises par la mémoire collective de l'holocauste.

*

23 « Holocauste » est une formulation qui ne définit pas mais voile et altère la vérité. Cette remarque d'I. Aichinger (FV, 23) donne le ton. Elle traduit les réticences des deux survivantes face aux formes prises par la mémoire collective. Le récit de la visite au camp de Ravensbrück est à cet égard exemplaire, il prend la forme d'un triptyque répertoriant les différentes facettes du travail de mémoire. La photographie recherchée qui conserve les traces de la vie (TP, 135) cristallise les affres de la mémoire personnelle ; le monument des jeunes femmes au crâne rasé, à jamais figées dans le bronze, est la forme la plus tangible de la mémoire collective, de ses discours commémoratifs, des stéréotypes caractérisant les visites de mémoriaux qui ne retiennent plus l'attention de personne (TP, 150)[43]. Enfin, la difficulté pour le survivant de témoigner, est illustrée par la conversation ultérieure portant sur l'invraisemblable histoire de « l'ange noir de la mort » qui, contrairement aux attentes de la narratrice, suscite davantage la curiosité que la réflexion sur ce qui fit d'une femme un bourreau (TP, 161).

24 Si la RDA ne résiste pas toujours à la tentation de l'instrumentalisation partielle des « héroïnes et des martyres de Ravensbrück » (TP, 133)[44], s'attardant peu sur la détresse humaine, à Vienne en revanche, la discrétion est de mise[45]. Le souvenir du quartier général de la Gestapo a été réduit à un espace engazonné où une sorte de pierre tombale rappelle la mémoire des victimes, arrêtées en plein jour au vu et au su de chacun, comme le mentionne amèrement I. Aichinger. Elle constate par ailleurs :

> … même la photo d'un wagon transportant des déportés lasse celui qui n'est pas concerné ou le laisse indifférent. L'information ne passe pas ou est refusée. « Rien de nouveau » tel pourrait être le commentaire du spectateur (FV, 131)[46].

25 La notion même de « victimes » prend, selon la chroniqueuse, chez de nombreux compatriotes une coloration particulière : les « victimes », ce sont celles des bombardements alliés. Ainsi le fatal engrenage qui y conduisit est-il obstinément refoulé (Ek, 34, 40).

26 Curieusement, c'est un récit de l'écrivain praguois « Unterwegs mit Franz Schubert » (TP, 200-222) qui présente le cas le plus patent de la non-mémoire collective. Dans le

train Zürich-Vienne un ancien officier autrichien particulièrement loquace, qui « par chance » fut dans la SS, jouit de la bienveillante attention des autres voyageurs. Mais la non-mémoire sévit sous un aspect plus inattendu, au cœur du Prague touristique et mercantile d'aujourd'hui, à deux pas des synagogues et du vieux cimetière juif, sous les yeux médusés de la narratrice indignée et douloureusement affectée :

> Dans cet environnement dont il est impossible de faire abstraction, on peut faire l'acquisition d'objets de décoration uniques en leur genre, des rabbins à la mine répugnante, dont les mains et les jambes articulées peuvent être mues par des fils (NP, 129)[47].

27 Pourtant face à l'indifférence, au cynisme, au déni de responsabilité, aux pratiques amnésiques germent chez les jeunes le désir de savoir et surtout le besoin de comprendre. Les attentes de la nouvelle génération sont à l'origine d'expositions, de tournages de films documentaires, d'émissions télévisées, de publications sollicitant la participation des derniers survivants. L. Reinerová, souvent appelée à témoigner sur l'environnement socio-politico-culturel de l'Entre-deux-guerres à Prague et sur les années d'exil, relate abondamment ses voyages et interventions diverses[48]. Les colonnes des journaux viennois ouvertes aux contributions hebdomadaires d'I. Aichinger s'inscrivent dans ce courant. Ainsi le retour de L. Reinerová sur le sol mexicain, près de trente ans après son premier atterrissage, est-il motivé par un colloque universitaire ayant pour objet les activités culturelles des émigrés germanophones à Mexico. Cette expérience intéresse à plusieurs titres. D'abord au niveau des perceptions de la voyageuse flottant dans un réseau complexe où se mêlent passé et présent, ici et ailleurs, vie privée et activités culturelles et politiques. Ensuite au niveau de la prise de conscience du décalage de perspectives existant entre le vécu de la jeune femme candide et les faits historiquement attestés. « Ma spécialité, on ne peut l'étudier dans aucune université. On ne peut que l'être. Je suis un témoin de l'époque » (« Zweite Landung in Mexiko », TP, 235)[49]. Et le témoin se fixe un objectif majeur :

> Les personnes avec lesquelles j'avais eu à l'époque des contacts personnels, [...] sont, dans l'intervalle, devenues pour les historiens des objets de recherche scientifique. Mais moi, je ne voulais qu'une chose, accorder à ces « objets » un tant soit peu de compréhension humaine, [...] opposer aux pièces d'archives mortes, les êtres vivants (TP, 246)[50].

28 La citation dépasse le cadre particulier du colloque de Mexico, elle rend attentif à l'ampleur et la complexité du rôle assigné à la mise en écriture des souvenirs.

*

29 Les textes d'I. Aichinger la solitaire et de L. Reinerová très tôt engagée dans l'action, ne collectionnent pas des images figées dans la douleur, ils conservent la trace de l'élan vital ayant animé la résistance à la barbarie nationale-socialiste et à sa stratégie d'anéantissement de l'homme, que cette résistance ait été vécue dans la sphère intime ou dans le champ politique. Pour l'écrivain praguois, cette démarche traduit non seulement la fidélité aux réseaux de soutien tissés dans les heures difficiles, elle manifeste aussi la sève féconde qui continue à alimenter le message délivré avec conviction dans les livres et les interventions télévisées. L. Reinerová est consciente de la responsabilité du témoin (GnM, 103, 108-109), chargé de faire comprendre le passé et de faire naître l'espoir. Quant à I. Aichinger, avant même de renouer avec l'écriture et de rédiger des chroniques profondément empreintes de ressentiments à l'égard du

Créateur défaillant ou à l'encontre des Viennois d'hier et d'aujourd'hui, amnésiques, froids et indifférents, elle expose dans une interview de 1996 à *Die Zeit* les enjeux de l'adresse aux lecteurs, en particulier aux quelques lecteurs capables de mettre en question les pseudo-évidences du monde existant et de s'opposer à la banalisation des événements. Il convient selon elle de transmettre les acquis aux veilleurs de ce temps, de les convaincre que tout dépend de chacun et de l'attention portée à l'autre (Ek, 61).

30 Enfin, c'est principalement dans l'exercice de mémoire dû aux disparus, assassinés dans les camps ou acculés au désespoir, que les voix des deux survivantes résonnent à l'unisson. Pour I. Aichinger « [leur] absence définitive, appartient au présent, pas au souvenir, elle n'est pas un sujet pour les historiens » (UR, 112)[51], le propos de l'écrivain étant précisément de manifester leur présence aujourd'hui (Ek, 58). Le thème de la nécessité de ramener les disparus dans la communauté des vivants prend tout son poids dans la prose de L. Reinerová, en particulier par la description du jour du souvenir dans l'État hébreu. À dix heures, tout le peuple d'Israël se tait et se fige lorsque retentissent les sirènes qui introduisent le processus de remémoration des victimes du génocide : l'acte commémoratif est silence, respect et dignité (« Das halbe Gesicht » « La moitié du visage », zHP, 173).

31 Dans la prose tardive des deux survivantes, il ne se trouve pas de textes clos enfermant dans une chronologie les années sombres et les sillons qu'elles ont tracés dans la mémoire. Les évocations sont éclatées, elles reflètent le surgissement désordonné des souvenirs et leur affleurement. La douleur et l'amertume sont sous-jacentes aux énoncés laconiques, aux présentations distanciées de destins individuels, aux formulations paradoxales trahissant la nostalgie d'I. Aichinger dont la perception du monde est modelée par l'expérience première de la non-appartenance dans laquelle, dès la prime enfance, le regard de l'autre posé sur l'énigme de la gémellité, a de façon irrémédiable et précoce plongé les deux sœurs. L'imaginaire prend en revanche chez L. Reinerová une place prépondérante, il est cette force de vie qui a réussi à juguler le désespoir tout au long d'une existence mouvementée, il dessine une fresque fragmentée oscillant entre la clarté solaire et les ombres de la nuit.

32 Les deux écrivains dont l'histoire s'enracine dans les terres de l'ancien empire des Habsbourg s'approprient comme espace d'écriture et de mémoire les lieux de rencontre où fleurirent les échanges culturels praguois et viennois. Le café imaginaire fréquenté par L. Reinerová (*Das Traumcafé einer Pragerin*) redonne vie à l'atmosphère enfiévrée des années trente et permet à sa créatrice d'alléger les attaques imprévisibles de la mémoire douloureuse et de poursuivre un commerce imaginaire tantôt grave, tantôt enjoué avec la communauté qui fonda les assises de son existence. Ce n'est pas le légendaire Café Arco, mais le Café Slavia qui constitue la toile de fond du magnifique portrait de la vieille dame reproduit sur la couverture de l'album de témoignages recueillis par Martin Doerry. À Vienne, sur les tables du Café Imperial, des Cafés Demel ou Jelinek – selon les époques – naissent les fragments d'I. Aichinger destinés à la presse qui, telles les pièces d'un puzzle mal accordées mais cohérentes, sont griffonnés sur les supports publicitaires les plus divers placés à portée de main. Ce lieu d'observation des individus du temps présent, ce lieu de lecture des tabloïdes, révélateurs grossissants des maux caractérisant le tournant du siècle, est un espace intermédiaire, une alternative au domicile livré à l'emprise du deuil renouvelé par les morts accidentelles récentes d'êtres jeunes, le fils Clemens, l'ami R. Reichensperger, et habité par la solitude croissante de la vieillesse. Il permet l'attente du passage vers le

cœur des ténèbres, les salles obscures assidûment fréquentées qui ouvrent les portes à des disparitions éphémères de l'individu. I. Aichinger a tissé entre le cinéma et le mode de fonctionnement de la mémoire, voire sa mise en écriture, un réseau subtil de correspondances. Il en va comme des films anciens, la pellicule casse, la projection s'interrompt, l'image muette donne à entendre le non-dit... La narration cinématographique de réalisateurs talentueux comme J.-L. Godard ou L. Visconti ouvre au spectateur, à la croisée de l'imaginaire et de la mémoire, des espaces où s'insinuent aussi des souvenirs enfouis : « Nous vivons de souvenirs dont nous n'avons jamais été conscients » (« Journal des Verschwindens », FV, 109)[52]. Ce constat sobrement énoncé par I. Aichinger dont l'écriture se construit sur les intervalles et les silences, est repris et amplifié par L. Reinerová dans un style révélateur de sa personnalité et de son ardent désir de partager avec l'autre les acquis de l'expérience :

> Ce qui a été, continue à vibrer en nous [...], cela conditionne notre comportement, que nous l'admettions ou non. Ce qui a été, peut être un fardeau pesant. Ce peut être aussi un savoir vaillamment acquis, une assise solide, si l'on aborde son passé avec ouverture d'esprit et de cœur (NP, 153)[53].

33 Deux femmes, deux destins, deux survivantes dont l'écriture et le rêve tissent autour de l'absence un réseau de vie et projettent sur le présent une lueur d'espérance.

NOTES

1. Brigitte Desbrière-Nicolas, « Prague (1933-1938). Plaque tournante de l'émigration et foyer de lutte contre le national-socialisme » in : *Tsafon*, Revue d'études juives du Nord, automne 2006-hiver 2007, n°52, p. 127-152.

2. La sœur jumelle d'Ilse Aichinger, Helga, a pu émigrer en Angleterre, grâce à l'un des derniers transports d'enfants organisés par les Quäker le 4 juillet 1939. In : Ilse Aichinger, *Film und Verhängnis. Blitzlichter auf ein Leben* (*Cinéma et destin tragique. Flashes d'une vie*), Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 2001, p. 74. Abréviation : FV et in : *Unglaubwürdige Reisen* (*Voyages invraisemblables*), Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 2005, p. 68. Abréviation : UR.

3. Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur,* Paris, Poches Odile Jacob, 2002, p. 126-127, 135-136. B. Cyrulnik cite l'exemple de Primo Levi et du peu d'intérêt suscité en 1948 par son premier livre *Si c'est un homme.* Martin Doerry fait un constat similaire in : « *Nirgendwo und überall zu Haus ». Gespräche mit Überlebenden des Holocaust* (« *Nulle part et partout chez soi ». Entretiens avec des survivants de l'holocauste*), München, Deutsche Verlags-Anstalt, 2006, p. 10.

4. *Grenze geschlossen* (*Frontière fermée*), Berlin-Weimar, Aufbau-Verlag, 1958 (roman d'exil autobiographique). *Ein für allemal* (*Une fois pour toutes*), 1962 (recueil de récits consacrés à la lutte tchécoslovaque contre le fascisme). *Der Ausflug zum Schwanensee* (*Voyage au Lac des Cygnes*), 1983 (recueil de récits sur la guerre, l'exil, la détention et les camps). *Es begann in der Melantrichgasse* (*Cela commença dans la ruelle Melantrich*), 1985 [édition de référence AtV 2006] (souvenirs d'Anna Seghers, Egon Erwin Kisch, Bodo Uhse et Franz Carl Weiskopf). Abréviation : EbM.

5. *Das Traumcafé einer Pragerin* (*Le café imaginaire d'une Praguoise*), Berlin, Aufbau-Verlag, 1996 [AtV ^{4}2003]. Abréviation : TP. *Mandelduft* (*Une senteur d'amande*), 1998 [AtV 2001]. Abréviation : Md. *Zu Hause in Prag - manchmal auch anderswo* (*Chez moi à Prague, et parfois aussi ailleurs*), 2000 [AtV ^{2}2003]. Abréviation : zHP. *Alle Farben der Sonne und der Nacht* (*Toutes les couleurs du soleil et de la nuit*), 2003

[AtV 2005]. Abréviation : FSN. *Närrisches Prag* (*Prague l'extravagante*), Aufbau-Verlag, Berlin, 2005, Abréviation : NP. *Das Geheimnis der nächsten Minuten* (*Le mystère des minutes à venir*), Berlin, Aufbau-Verlag, 2007. Abréviation : GnM.

Les traductions des titres et des extraits sont proposées par l'auteur de l'article.

Parmi tous ces textes, trois récits ont été traduits par Nicole Bary dans un recueil intitulé *Promenade au lac des cygnes,* Paris, L'Esprit des Péninsules, 2004. Le récit-titre est suivi de « Chez moi à Prague, et parfois aussi ailleurs» et de « Café de rêve d'une Praguoise ».

6. *Die größere Hoffnung*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuchverlag, [6]1999. Abréviation : gH.

7. Renatus Deckert (Hrsg.), *Das erste Buch. Schriftsteller über ihr literarisches Debüt*, Frankfurt am Main, Suhrkamp taschenbuch 3864, 2007, p. 17.

8. « Aufruf zum Mißtrauen»,in: *Der Plan*, hrsg. von Otto Basil, I, 1946, Heft 7.

9. *Kleist, Moos, Fasane*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1987 [1991]. Abréviation : KMF.

10. *Film und Verhängnis. Blitzlichter auf ein Leben,* 2001, *op. cit.,* note 2. *Unglaubwürdige Reisen,* 2005, *op. cit.*, note 2. *Subtexte* (*Sous-textes*), Wien, Edition Korrespondenzen, 2006. Abréviation : St.

11. La typologie des survivants esquissée par Martin Doerry est fondée, même si elle suscite des objections de la part de certains témoins interviewés (G.-A. Goldschmidt, H. Berggruen, ...) . In : *Nirgendwo und überall zu Haus, op. cit.,* p. 7.

12. Il s'agit d'un hommage posthume à l'écrivain serbe Aleksandar Tišma. Il fut publié dans *Der Standard* le 21.02.2003.

13. La décision administrative de déplacement des familles juives est promulguée au printemps 1939 (UR, 103-104). L'adresse de l'aïeule cristallise la nostalgie du paradis perdu de l'enfance et les occurrences sont multiples depuis 1987 : « ein[er] unserer ersten Wohnorte, vielleicht d[er] glücklichst[e] » (« l'un de nos premiers domiciles, peut-être le plus heureux ») (FV, 74) ; « mir geben [die Erinnerungen] an die Hohlweggasse die Möglichkeit, zu existieren und weiterzuleben » (« les souvenirs de la Hohlweggasse me donnent la possibilité d'exister et de continuer à vivre ») (UR, 86).

14. L'expérience du sol qui se dérobe sous les pieds est reprise sur le mode métaphorique dans le texte étrange de 1952, « Wo ich wohne » (« Là où j'habite »), in : *Der Gefesselte* (*L'homme ligoté*). Erzählungen, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuchverlag, 1991. Cette expérience donne son titre à l'allocution ironique et incisive prononcée par I. Aichinger lors de la réception du « großen österreichischen Staatspreis » (20.03.1996) : *Der Boden unter den Füßen* (*Le sol sous nos pieds*) (FV, 21-24).

15. « Brünn hörte auf, der Ort zu sein, in dem er studierte, wo er Martha hatte [...]. Brünn war nur mehr eine nähere Bezeichnung in Zeitungsnachrichten : ... 'Inhaftiert auf dem Brünner Spielberg' ».

16. « Man lebt in einem Land und wird zugleich mit tausend unsichtbaren Fäden in einem anderen, unerreichbaren festgehalten ».

17. « Ich wollte nicht zusehen, [...] wie Gewalt und rücksichtslose Besitzgier nacheinander Länder, Menschen, die Kunst und das ganze Leben vergewaltigten, ich wollte etwas dagegen tun. Ich, ein Mädchen aus Prag, wollte auch gegen den Krieg etwas tun ».

18. *Die AIZ*, journal fondé par Willi Münzenberg à Berlin en 1921, fut transféré à Prague en 1933. Le *Gegen-Angriff* était une réponse à *Angriff*, organe de propagande de Goebbels.

19. « Jetzt war ich ein Teilchen dieser Gemeinschaft, so jung und unerfahren ich auch war. [...] Ich bewunderte diese entschlossenen Menschen [...], ich wollte so entschlossen sein wie sie, wollte nichts Geringeres, als mit ihnen eine bessere Welt zu schaffen ».

20. Les exemples abondent dans les différents livres de L. Reinerová : ils ne peuvent être tous cités.

21. « Für solche Stunden rufe ich in mir meinen ganz privaten Hausengel zu Hilfe. Der kommt, wenn er merkt, daß man selbst den guten Willen hat, sich nicht von einer bösen inneren oder

äußeren Gefahr unterkriegen zu lassen, ganz allein damit jedoch nicht fertig werden kann. Da hilft er dann... Forschen Sie Ihrem Hausengel nach ».

22. « Laßt euch nicht irreführen », sagte Anna ruhig [...] « Geht dem Stern nach ! [...] Fragt euch selbst, fragt eure Engel ».

23. « Das Eigentliche des Traumes ist nicht sein Inhalt, sondern das Licht, in dem er geträumt wird. Dieses Licht bleibt, wenn man erwacht ».

24. « Aber kamen wir davon ? Ich weiß es bis heute nicht ».

25. « Man überlebt nicht alles, was man überlebt ».

26. « Ich will verschwinden ». Ein Zeit-Gespräch, 1.11.1996, in : *Eiskristalle* (*Cristaux de glace*), Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1997, p. 56. Abréviation : Ek.

27. « Ich identifizierte mich auch weder mit dem Judentum noch mit dem Christentum, beide erschienen mir gleich fremd, von Angst geprägt und Angst auslösend. Die Erlösung war das Kino ».

28. « Die mittleren Katastrophen sind die schlimmsten ».

29. « Wen suche ich hier ? Wem hoffe ich insgeheim zu begegnen ? Warum wird es immer so still in mir, wenn ich durch diese Gassen schlendere ? » (NP, 127). Il est à noter qu'à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, L. Reinerová s'est fait inscrire comme membre de la communauté juive de Prague, in : *Nirgendwo und überall zu Haus, op. cit.,* p. 203.

30. I. Aichinger, in : FV, 23 ; L. Reinerová, in : AzS, 120.

31. Le film de Margarethe von Trotta, *Rosenstraße* (2004) est à cet égard riche d'enseignement. L'expression d'effroi qui fige le visage de la mère alors qu'elle s'apprête, malgré l'incompréhension de ses enfants, à imposer le strict respect des sept jours de deuil lors du décès du père, reflète sans aucun doute la blessure laissée par la disparition de sa propre mère, assassinée et privée de sépulture.

32. « Wie rettend ist das Kino ? [...] Ein vernünftiger Grund, übersehbaren Aussichtslosigkeiten fürs erste zu entkommen ».

33. Au milieu des années 60, L. Reinerová se rend à Ravensbrück, il en résulte le récit « Der Ausflug zum Schwanensee » in : *Das Traumcafé einer Pragerin* (1996), p. 117-199. Le double déplacement à Theresienstadt en 1995 trouve un écho narratif dans « Kein Mensch auf der Straße » in : *Mandelduft* (1998), p. 7-37.

34. Leur dernier contact sera téléphonique. L. Reinerová doit sa survie à la perspicacité de sa sœur qui l'informe à mots couverts du passage de la Gestapo au domicile familial. In : *Nirgendwo und überall zu Haus, op. cit.,* p. 200.

35. « Nach Theresienstadt wollte ich nie fahren. Jetzt bin ich da ».

36. Le recueil publié au Aufbau-Verlag de Berlin (RDA) s'intitule *Der Ausflug zum Schwanensee*, il comprend outre un récit de 1980, « Frauen » (« Femmes »), deux textes de 1970, « Der Frühvogel » (« L'oiseau de l'aube ») et « Der graue Wölfling » (« Le louveteau gris »), qui seront intégrés dans le volume *Das Traumcafé einer Pragerin.*

37. « [ein] Tag, den ich lieber vergessen würde, der jedoch in mir geblieben ist wie ein durchdringender und unüberwindbarer Schrecken ».

38. Le propos est rapporté par Corinna Schlicht in : *Lenka Reinerová – das erzählerische Werk,* Autoren im Kontext, Duisburger Studienbögen, Bd. 4, Oberhausen, Verlag Karl Maria Laufen, 2003, p. 138, note 11.

39. « aber eine einzige von ihnen hat ihre Kinderhand vertrauensvoll in meine geschoben ».

40. La question est à nouveau posée à propos de situations concrètes, in : « Unterwegs mit Franz Schubert » (« En voyage avec Franz Schubert ») (TP, 215-216) et un leitmotiv de « Zweite Landung in Mexiko » (« Second atterrissage à Mexico »), emprunté à un livre d'enfants, « Menschen, Menschen im Walde » (« Des hommes, il y a des hommes dans la forêt ») suggère même que la méchanceté est inhérente à l'espèce humaine.

41. Albert Camus : *Lettre à un ami allemand*, Paris, Gallimard folio 2226, 2006, p. 70.

42. Cette attitude se manifeste dans *Unglaubwürdige Reisen* à partir de l'été 2004, après la mort accidentelle de Richard Reichensperger, critique littéraire à *Der Standard*, éditeur des œuvres complètes d'I. Aichinger, et initiateur des chroniques dans la presse autrichienne.

43. Dans le récit consacré à la visite de Theresienstadt qui reprend ce thème, L. Reinerová explique qu'elle a toujours refusé de participer aux cérémonies officielles dans le ghetto bien que son père y soit mort (Md, 31).

44. L'expression s'avère réductrice, puisqu'elle ignore les victimes non engagées dans la lutte politique, et elle est douteuse, car elle efface toute relation entre l'État est-allemand et le passé de l'Allemagne. Cette pratique s'inscrit dans la réflexion de B. Cyrulnik sur l'usage institutionnel de la mémoire, il parle de la commémoration devenue un « scénario stéréotypé », d'une « mémoire-spectacle », véritable mise en scène d'un idéal officiel. Il souligne également le décalage existant entre le témoignage conçu par le survivant comme un message constructif donnant un sens au malheur insensé, et sa perception par les auditeurs (*op. cit.*, 131-135).

45. La situation en Autriche, stigmatisée par I. Aichinger, relève plutôt de la tentation du « déni » que toute culture tend à pratiquer quand le réel est gênant, comme l'expose B. Cyrulnik (*op. cit.*, 127-128). Le fait que l'Autriche ait été déclarée « première victime du nazisme » par les Alliés a largement favorisé cette attitude.

46. « Selbst das Foto eines Waggons mit Deportierten ermüdet den Unbeteiligten oder läßt ihn desinteressiert. Die Information bleibt aus oder wird abgelehnt. 'Nichts Neues', wäre ein möglicher Kommentar des Betrachters ».

47. « In dieser nicht wegzudenkenden Umgebung kann man mit Hand und Fuß an Schnürchen bewegbare Rabbi-Figürchen mit abstoßender Miene [...] als einzigartigen Zimmerschmuck erstehen ».

48. En 1993, L. Reinerová se rend à Mexico, invitée par l'Institut Goethe à l'occasion d'un colloque (TP, 223-269). En 2003 à Dakar, une exposition consacrée à la littérature juive de Prague est organisée par l'ambassade de la République tchèque. L. Reinerová assiste au vernissage et participe à des lectures publiques (NP, 44-56). Peu après elle est appelée à apporter son témoignage dans un film documentaire français réalisé sur Marseille au début des années 40 (NP, 90-97). Il faut ajouter des interventions télévisées en tant que témoin des turbulences des années 30 à Prague (GnM, 100-106).

49. « Mein Spezialfach kann man an keiner Hochschule studieren. Man kann es nur sein. Ich bin ein Zeitzeuge ».

50. « Die Menschen, mit denen ich damals in persönlicher Berührung gestanden hatte, [...] sind für die Historiker in der Zwischenzeit zu einem wissenschaftlichen Forschungsobjekt geworden. Ich aber wollte nichts anderes, als diesen 'Objekten' einen Hauch menschlichen Verständnisses zu verleihen, [...], totem Archivmaterial, die lebendigen Menschen gegenüberstellen ».

51. « Ihr endgültiges Fehlen ist Gegenwart, nicht Erinnerung, kein Stoff für Historiker ».

52. « Wir leben von nie bewußt gewordenen Erinnerungen ».

53. « Was war, schwingt in uns weiter, [...] es bedingt unser Verhalten, ob wir es zugeben oder nicht. Was war, kann eine drückende Last sein. Auch eine tapfer erworbene Erkenntnis, ein fester Boden, wenn man mit offenem Kopf und Herz mit seiner Vergangenheit umgeht ».

RÉSUMÉS

Soixante ans après Auschwitz, I. Aichinger, la demi-juive qui vécut à Vienne les années de ténèbres et assista à la déportation des siens, assure depuis la fin des années quatre-vingt-dix dans la presse viennoise une chronique hebdomadaire originale où l'actualité et les expériences présentes servent souvent de prétexte à l'exercice de mémoire auquel ne peuvent se soustraire les survivants. C'est aussi à la projection d'un théâtre d'ombres à la tonalité radicalement différente que se livre depuis une décennie la journaliste engagée d'ascendance juive et la résistante praguoise de la première heure L. Reinerová, au travers de récits où ressurgissent les images de la ville natale, les paysages de l'émigration, mais également les hommes et les femmes exterminés dans les camps ou engagés dans la lutte contre le national-socialisme. L'article propose une étude comparative des textes tardifs de ces deux femmes plus qu'octogénaires au niveau des facteurs déclencheurs d'écriture, des modalités de la réappropriation du passé personnel et collectif, des thèmes dominants, de la relation aux hommes de ce temps. Deux femmes, deux destins... deux survivantes dont l'écriture et le rêve tissent autour de l'absence un réseau de vie et projettent sur le présent une lueur d'espérance.

Nach einem Schweigen von fast zehn Jahren meldet sich die schon in den 50er Jahren anerkannte Schriftstellerin I. Aichinger (86) um die Jahrhundertwende wieder zu Wort, und zwar als Kolumnistin in der Wiener Presse. Der politisch früh engagierten Journalistin L. Reinerová (91) hingegen gelang der Durchbruch zur deutschsprachigen Prosaautorin erst mit 80 Jahren, was nicht zuletzt auf die Schreibverbote zurückzuführen ist, die 1954 und 1968 über sie verhängt wurden. Die beiden alten Damen, die scheinbar wenig Gemeinsames haben, sind beide Überlebende. Sie haben nicht nur die finsteren Zeiten überlebt – die Wiener Halbjüdin in ihrer Heimatstadt und die Pragerin jüdischer Herkunft im Pariser und im mexikanischen Exil –, sondern auch die ermordete Jugend und die lieben Angehörigen. Im Spätwerk, das im hohen Grad als Sammlung von Erinnerungsmomenten zu betrachten ist, erklingt die Stimme der Zeugin, die sich dazu verpflichtet fühlt, das Ausmaß des zugefügten und des erduldeten Leidens immer wieder ins Gedächtnis zurückzurufen. Vertraute, manchmal fremd gewordene Orte, heutige Erlebnisse und Begegnungen rufen immer wieder schmerzliche Erinnerungen wach, geben Anlaß zum Auftauchen seltsamer Schattenspiele, sei es im hellen Licht eines Traumcafés (L. Reinerová) oder in der Dunkelheit der Kinos, dieser beliebten Zwischenräume des Verschwindens (I. Aichinger). Im vorliegenden Aufsatz wird untersucht, wie jede Schriftstellerin im hohen Alter auf eine eigentümliche Weise versucht, sich über den Verlust des festen Bodens unter den Füßen, über die unheilbare Wunde klar zu werden, wie sich jede durch das Schreiben bemüht, die Ermordeten in die Gemeinschaft der Menschen dieser Welt zurückzuholen und die Zeitgenossen auf verschiedenen Wegen zur Mitmenschlichkeit zu mahnen.

AUTEURS

BRIGITTE DESBRIÈRE-NICOLAS

Université Charles-de-Gaulle – Lille 3